

Le diamant français

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Les Français n'ont jamais réellement pardonné à Pascal d'exister. Au pays de Montaigne (et d'une certaine mollesse de vivre) et de Descartes (une certaine commodité de penser) il fait tache. C'est un volcan, ses mots sont de la lave. Le premier, il ose écrire dans le tremblement, mais aussi dans cette joie que semble ne pas avoir connue son frère protestant, Søren Kierkegaard, des mots qui sont des traits de feu qu'il porte cousus dans la doublure de son habit.

Un écrivain à ce niveau-là, c'est une catastrophe pour les Ecoles, les familles et l'Etat. Voire l'Eglise. Quant aux libres penseurs (les libertins de son temps), eux qui ne croient ni au péché originel ni au feu biblique, mais à une sexualité naturelle et au libre épanouissement de la personne humaine, il ne leur envoie pas dire que la liberté est l'ennemie de la pensée et que, de toute manière, la liberté est sa propre ennemie. Alors que reste-t-il sinon une corde pour se pendre ou faire le saut dans la foi ?

Ce ton est neuf dans l'histoire de la littérature ; ce ton qui ne respecte rien, ni les opinions les mieux assises, hormis Dieu. C'est l'esprit critique du mathématicien qui ne veut rien admettre tant qu'il n'a pas été convaincu par sa propre raison. A cet égard, *Les Provinciales* ne peuvent cesser d'intéresser, parce qu'elles mettent en lumière un fait incompréhensible qui est la responsabilité humaine, ou plutôt l'impossibilité dans laquelle on est de l'établir. Le procès des *Provinciales* n'est pas celui de

la casuistique, mais de toute tentative morale qui prétend se fonder sur la liberté humaine. Le dialogue entre Pascal et ses adversaires est celui de la tragédie et des illusions. C'est également celui qui, à la même époque, opposa Corneille et Racine. Il n'a aucune chance de vieillir, car c'est sur cette imposture même que la société est fondée. Que cette illusion cesse de fonctionner et la société aussitôt s'écroule. Et Pascal est du parti de ceux qui, aux dires de ses adversaires (Voltaire, Valéry, etc.), ne veulent pas laisser dormir le monde. Ce chrétien a déclaré la guerre à la nature humaine.

Utopique liberté

Pascal s'applique à démontrer que la doctrine de la grâce divine est incompatible avec l'idée de responsabilité humaine. Ou l'homme est libre et il n'y a pas de grâce, ou il y a une grâce qui décide et l'homme ne mérite pas son sort, qu'il soit sauvé ou damné. Cette alternative est la pierre de touche de toute philosophie, qu'elle soit religieuse ou athée. Il vient toujours un moment où il faut choisir entre le donné et l'acquis, et plus nombreux seront toujours ceux qui préféreront la solution de l'acquis compréhensible à celle de l'incompréhensible donné. L'homme est-il responsable de lui-même, est-il pour une part dans ce qu'il est, dans ce qu'il pense, dans ce qu'il fait ? Toutes les morales, qu'elles soient casuistes ou non, se refusent à croire

que les qualités d'une personne sont purement données. La liberté humaine est le fondement nécessaire de toute idée de bien, de mal, de mérite et de droit.

Or l'auteur de la *Quatrième Provinciale* ne croit pas à la liberté de l'homme vis-à-vis de lui-même. Il croit que l'homme pense, pèche ou agit suivant la nature qu'il a reçue ou suivant la grâce si elle lui est donnée. Entre le donné de la grâce et celui de la nature, la liberté humaine est réduite à néant. Existerait-elle qu'elle serait toujours du donné.

Vivant sous le regard de Dieu et regardant la mort en face, on a traité Pascal de misanthrope, on lui a fait le reproche de ne pas aimer la vie, comme Rablais ou Montaigne, c'est-à-dire de ne pas s'accommoder de cette nature et de cette condition humaines telles que pour lui le péché les a faites, et donc de vouloir sortir de cette prison terrestre qu'un Montaigne avait su aménager et rendre habitable, moyennant la capacité de se divertir d'un rien et la sagesse un peu courte et un peu déprimée de se dire, comme l'Ecclésiaste, qu'il y a un temps pour jouir des plaisirs de la vie et un temps pour se préparer à la mort. Mais Pascal n'a pas de ces patiences-là. En homme de la Fronde, en homme à qui d'ailleurs le temps est compté, il lui faut d'abord régler quelques comptes.

Cette vision tragique et pascalienne s'articule autour de deux points : le christianisme est une rupture avec le monde, il est hétérogène au monde ; le christianisme est une confrontation entre une âme singulière et isolée et un dieu personnel et transcendant. Vision naturellement liée à un sentiment de dérégulation et suscitant un colloque dramatique. Car l'amour de Dieu n'est pas naturel à l'homme. Comme le dit Pascal, ce qui fait que l'amour de Dieu est si rare chez les hommes, c'est que les hommes sont emportés par d'autres amours, ou que ceux-ci venant à manquer ils font de Dieu un ami ou un amant de substitution.

Dans cette orientation, l'histoire et le monde n'existent pas. Ou ils n'existent qu'à titre d'obstacle opaque entre les âmes et Dieu, qui seuls existent. C'est pourquoi il faut lire Pascal dans la nuit, car il n'est pas question de dormir.

Une nuit de feu

A Paris, le lundi 23 novembre 1654, jour anormalement doux et bleu, vers dix heures et demi du soir jusqu'à environ minuit et demi, un homme très philosophe et très savant est seul dans sa chambre. Il annote un gros livre, se penche sur lui à intervalles réguliers, une loupe à la main. Il écrit, par exemple : «Ce n'est point ici le pays de la vérité, elle erre inconnue parmi les hommes. Dieu l'a couverte d'un voile qui la laisse méconnaître à ceux qui n'entendent pas sa voix.» Ou encore : «Au lieu de vous plaindre que Dieu s'est caché, vous lui rendre grâce qu'il s'est tant découvert.» Et ainsi de suite. Il lit encore une fois son passage favori, Exode 3-14. Il est question d'un buisson qui brûle sans se consumer et d'une voix qui émane de lui pour décliner enfin le vrai nom de Dieu. Oui, il n'y a pas de doute, c'est bien : «Je suis qui je suis.»

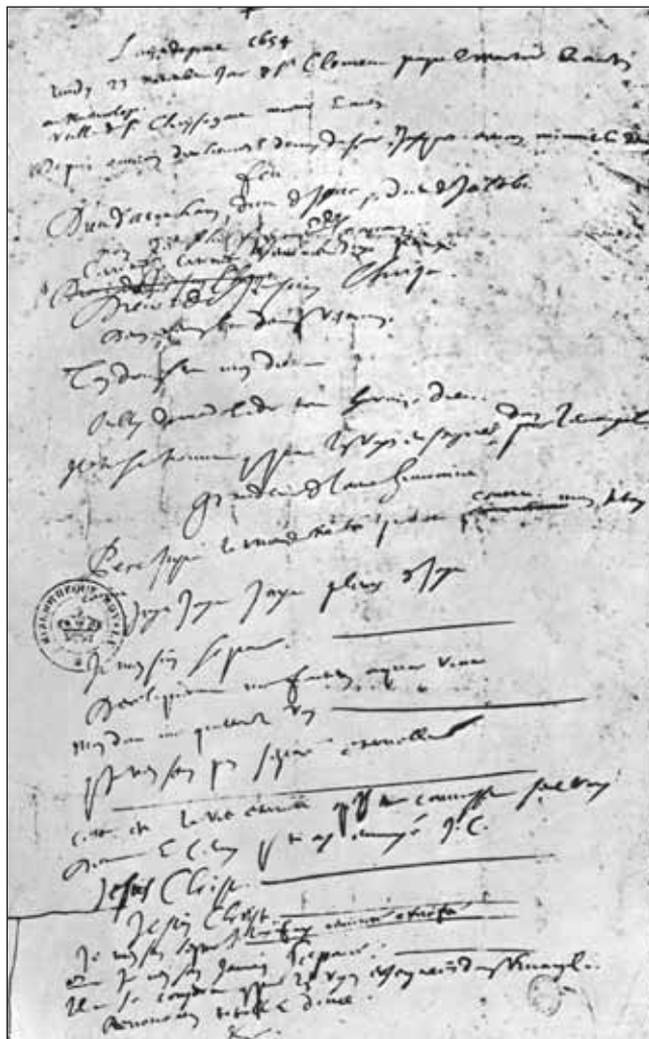
Blaise Pascal prend une feuille de parchemin, écrit la date et l'heure, et en capitales le mot : «FEU». Ensuite : «Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, non des Philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.» Et puis encore : «Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais je t'ai connu...» Et enfin : «Joie. Joie. Joie, pleurs de joie.» Et aussi : «Eternellement en joie au ciel pour un jour d'exercice sur la terre.»

Il attend que l'encre sèche, puis il enlève sa veste, avec des ciseaux découpe soigneusement la doublure, introduit le parchemin plié en quatre dans le pli ainsi ménagé et à l'aide d'une aiguille et d'un fil recoud l'ensemble. Chaque fois qu'il changera de veste, il transférera le papier. Ainsi

pourra-t-il le toucher, mince épaisseur, en s'habillant et en se déshabillant, ou bien dans la journée de façon fortuite.

On ne découvrira ce document qu'après sa mort. Est-on là dans la théologie ? dans la philosophie ? dans la superstition ? Non, on est là dans le corps. Car Pascal veut la preuve et le signe. Il veut toucher du doigt, sentir dans ses habits et sur sa chair le signe de son élection et de sa certitude. Il n'a pas rêvé. La vie n'est pas un rêve, le rêve n'est pas une seconde vie. Pascal n'est ni un romantique ni un philosophe allemand. C'est un «génie français». Tout est bien réel. «J'ai versé telle goutte de sang pour toi.» Dieu est un corps qui sue, saigne, souffre, pourrit. Jésus-Christ est l'autre Etre suprême. Tout est bien présent. Le moment où Pascal se trouve cette nuit-là n'a ni commencement ni fin, et la stupeur émerveillée, les pleurs de joie qui ruissellent, la lumière brûlante qui l'envahit sont le résultat du travail le plus rigoureux, le plus démonstratif, le plus rationnel, le plus raisonnant. Ce sont tous les rouages et tous les ressorts de cette machine qu'est son être qui se mettent en branle pour le conduire à cette certitude surrationnelle. Ce superbe adversaire de la raison détruit sa superbe ennemie avec toutes les armes qu'elle met à sa disposition. Il n'en oublie aucune.

Ce philosophe est un anti-philosophe puisqu'en vérité, et Pascal nous le démontre peut-être pour la première fois, le christianisme est une anti-religion. C'est donc le dieu des philosophes qu'il faut abattre. Rien d'autre : «*Crucifixus est Dei filius*, écrivait déjà Tertullien. *Non pudet, quia pudendum est. Et mortuus Dei*



Mémorial de Pascal trouvé dans son vêtement après sa mort (autographe).

filius ; prorsus credibile est, quia ineptum est. Et sputus resurrexit ; certum est, qui impossibile est.» Et Pascal commente : «Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance vu qu'ils professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent en l'exposant au monde que c'est une ineptie, *stultitia*, et vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ? » C'est quand la raison dit : c'est honteux, quand elle affirme : c'est insensé,

quand elle se scandalise et déchire ses habits en criant au blasphème qu'éclate la vérité ; et là où elle signale une parfaite impossibilité, là, et là seulement, se trouve l'entière certitude.

On s'est trop habitué à Pascal, comme au christianisme du reste : ils ne choquent plus. On leur a ôté leur venin. Mais presque toutes les vérités qu'avait découvertes Pascal après qu'il dût en appeler du tribunal du monde et de Rome à celui du Seigneur, et qu'à ce tribunal il eût appris que l'homme ne doit pas dormir jusqu'à la fin du monde, toutes ces vérités sont nuisibles, dangereuses, exceptionnellement effrayantes et destructrices. C'est pour cela que Port Royal les a sévèrement censurées, car aucune société ne peut les supporter.

La foi, un pari

Pascal en philosophie est un parfait athée. Mais à qui voulez-vous vendre ces vérités dangereuses ? qui pourra manier cette dynamite ? Eh bien, le premier venu que cela intéresse passionnément. D'où *Les Pensées*. Il n'y a pas de brûlot, de tract plus sublime que *Les Pensées*, à partir du moment où l'on se rend compte que sa bouteille à la mer est une bouée de sauvetage pour tous les hommes de tous les temps et plus particulièrement pour les rares qui ne dorment pas, c'est-à-dire qui s'apprêtent à jouer leur vie à la roulette russe. Le pari de Pascal contre la roulette russe. Pascal comme interlocuteur des candidats au suicide de Dostoïevski.

On a médité du pari. C'est son discours de la méthode à lui, je le tiens pour ma part pour le joyau des *Pensées*. La foi est-elle autre chose qu'un pari ? Le Christ, le premier, ne nous presse-t-il pas de parier quand il dit que nous sera rendu au centuple ce à quoi nous aurons renoncé ici-bas. On ne peut gagner sur les deux tableaux.

De ce diamant qu'est Pascal, de ce «génie français», comme le surnomme

Jacques Attali dans son ouvrage,¹ je n'ai fait ici que mettre en lumière quelques facettes. Le livre d'Attali nous les fait toutes miroiter les unes après les autres. En homme de son temps, Attali se livre même à une psychanalyse assez sommaire, comme toute psychanalyse d'ailleurs, des rapports de Blaise et de sa sœur Jacqueline. Mais à quoi bon ? Cela éclaire-t-il mieux son génie ? Un tel génie n'a pas de biographie. Il tombe du ciel comme un aérolithe. La biographie ce n'est que de l'anecdote, comme l'Histoire tout court, selon le mot définitif de Malebranche. Autant expliquer Pascal en disant qu'il est Auvergnat, du pays des volcans, comme le fait Alexandre Vialatte. Explication pour explication, je préfère celle-ci.

Et je ne comprends pas non plus ce que veut dire Attali quand il écrit que Pascal a fait «de la précarité de notre condition la clé du comportement des foules, et qu'il a prévu que la peur de la mort entraînerait les hommes à fuir dans la distraction et l'indifférence».

J'ai l'impression que Jacques Attali est passé dans son livre très souvent à côté du noyau. Il n'a vu que l'écorce. Mais peut-être n'a-t-il pas la tête métaphysique. Ceci expliquerait cela. Pour Pascal, ce n'est pas l'histoire qui existe, c'est Dieu. Et la notion de foule même lui est totalement étrangère, comme aux hommes de son siècle. Pour lui rien ne s'explique sans le péché originel.

Pascal est ce cri dans le noir de la vie intérieure. Il crie au milieu de notre détresse commune, et ce cri qu'il profère correspond à notre absurde et pathétique durée sur la terre. Un jour d'exercice pour un infini à gagner.

G. J.

¹ *Blaise Pascal ou le génie français*, Fayard, Paris 2001, 530 p.